

Jean-Henri Meunier

« Si tu veux te faire de l'argent, il faut changer de métier. »

Sami Gnaba

Number 264, January–February 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63386ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gnaba, S. (2010). Jean-Henri Meunier : « Si tu veux te faire de l'argent, il faut changer de métier. ». *Séquences*, (264), 20–21.

Jean-Henri Meunier

« Si tu veux te faire de l'argent, il faut changer de métier. »

*Avec ses airs cool et son attitude décontractée, Jean-Henri Meunier cache bien son jeu. En dessous de cette surface en apparence tranquille se terre un homme profondément engagé, généreux et dont le geste cinématographique nous renseigne toujours un peu plus sur le sort fragile de l'homme... « Que ce soit dans **Smoothie**, **La Vie comme elle va**, **Ici à Najac** à **vous la terre** ou encore **Rien à perdre**, il y a quand même un grand lien, c'est l'humanité. ». Difficile de ne pas le croire !*

PROPOS RECUEILLIS PAR SAMI GNABA

Est-ce que le film est sorti en France, ou pas encore ?

Il est sorti. Avec **Ici Najac** et **La Vie comme elle va**, on avait eu une distribution assez conséquente. On était allés à Cannes, aux Césars... Mais là, comme ma productrice a une licence de distribution, on a décidé de sortir **Rien à perdre** de manière assez artisanale.



« ... à la base de ce projet, il y a la relation et les instants de vie que tu partages avec la personne. »

Comme à l'ancienne, vous maintenez ainsi le contrôle absolu sur votre film ?

Oui, si tu veux. Tu sais, avec **Ici Najac**, on avait sorti 120 copies et on avait fait autour des 80 000 entrées. Mais tant que ton distributeur n'est pas remboursé intégralement — de tout ce qu'il a mis dans le projet, plus ses 30% de commission —, tu ne vois pas un sou. Les distributeurs avaient mis 100 000 euros pour le sortir, et tant qu'ils ne récoltaient pas 130 000, moi je ne voyais pas une tune.

Récemment, Raymond Depardon soulevait une question épineuse quant à savoir s'il fallait payer ses sujets pour prendre part à un documentaire. Qu'est votre position là-dessus ?

Oui, définitivement. Si j'ai de l'argent, je leur en donne. Surtout que ces gens, dans mon film, sont vraiment dans le besoin. Avec **Fakir**, par exemple, tout comme deux autres personnes dans le camp, je ne me suis pas empêché de les aider financièrement, genre « tiens, un cadeau », comme on ferait avec des amis dans le besoin. On avait fait pareil durant le tournage de **La Vie comme elle va** et **Ici Najac**, où on avait un peu de sous. Je trouve ça tout à

fait normal, surtout quand le film s'avère un succès... Par contre, si on va voir un mec pour le filmer et que, là, il nous dit qu'il ne le fait qu'à condition d'être payé, là c'est dérangeant. Avec ce genre de conneries prétendant au droit à l'image, on va se retrouver devant un trou dans les témoignages. Tu ne peux plus rien filmer. Aujourd'hui, si tu veux filmer les vieux immeubles à Paris, on va te dire non, qu'il y a un droit à l'image ! Donc, il va forcément y avoir un grand trou, un vide dans la mémoire à cause de cette question du droit à l'image. Plus d'authenticité. C'est n'importe quoi.

Quand vous réalisez un film comme celui-ci, et que vous suivez sur une très longue période de temps ces itinérants, est-ce que vous signez un contrat stipulant que si vous faites de l'argent, une part leur sera versée ?

Bien sûr. Ça coule de source. Pour le moment, le film est déficitaire, mais s'il faisait de l'argent, je serais content, moi, de leur en donner. Ça serait génial. Peut-être pas à tout le monde sur-le-champ, mais du moins aux 10 ou 12 personnages principaux. Ça leur fera un coup de pouce dans leur vie, définitivement ! Ceci dit, avec ce genre de films, c'est très difficile d'être bénéficiaire. Si tu veux te faire de l'argent, il faut changer de métier. Tu peux y gagner de l'argent pour vivre, mais tu ne peux pas y faire une fortune. Des cas à succès comme **Fahrenheit 9/11** de Michael Moore ou **Être et avoir** sont très rares. Et encore, j'ai cette prétention de croire que mes films comme **Ici Najac** et **La Vie comme elle va**, qui portaient tous les deux sur la campagne, étaient plus populaires que ceux de Depardon, par exemple. C'est drôle, je me retrouvais dans plein de festivals avec lui et les paysans venaient me voir pour me dire merci « parce qu'après celui de Depardon, on avait envie de se flinguer ! ». Je te le jure.

Pour revenir à **Rien à perdre**, vous réussissez à gagner une proximité considérable avec **Fakir** et compagnie. Je me demandais s'il n'y avait pas un danger à être si proche de la misère ?

Non, pour moi ce sont des rencontres. Ce sont des gens avec qui j'ai envie de partager des moments de vie. Et comme je suis seul et que je dois m'occuper du son et de l'image par moi-même, je suis obligé d'être proche d'eux. Mais à la base de ce projet, il y a la relation et les instants de vie que tu partages avec la personne. Et c'est pour ça que j'essaie de tourner avec les gens avec qui je me sens confortable.

Vous n'avez pas l'impression de manquer de recul ou de distance par rapport à la situation ?

Non. J'aime bien être aspiré, être à fond dedans.

Tournage de **Rien à perdre****Rien à perdre**

Comment vous est venue l'idée de tourner un film sur ces vagabonds célestes?

Mon intention était de faire un film dans Toulouse, *free*, décousu, comme **L'Homme à la caméra** de Dziga Vertov. Le premier jour de tournage, ma caméra était poussiéreuse, alors je l'ai amenée à l'école supérieure d'audiovisuel, qui était en plein centre. On m'avait alors dit de repasser la chercher dans deux heures. En sortant, c'était la rue du Taur, là où j'ai filmé le début du film, j'ai vu Fakir remonter la rue avec sa grande coupe, disant à la cantonade: «*J'ai 43 ans aujourd'hui, je suis SDF, mais ce soir je m'en fous, je vais faire la fête*». Il m'a plu. Alors, je l'ai rattrapé et je l'ai invité à prendre un coup pour son anniversaire. Et là on a parlé, je lui ai dit que je voulais le filmer et qu'il était magnifique et tout. Il a accepté sans problème. Une heure après, on tournait la première séquence. Et c'est un tout autre film qui s'est offert à moi. Les gens de la région qui avaient financé mon film n'ont pas eu du tout le film auquel ils s'attendaient!

Pensez-vous que s'ils ont été entendus par les autorités, et qu'ils ont eu leur logement, c'est dû à leur solidarité et au soutien de la population? Ou c'est plus dû à l'intrusion des médias?

Parce qu'ils se sont battus pendant six mois et qu'ils se sont unis, malgré des conditions pas faciles du tout. Ils étaient bien soudés, et c'est comme ça qu'ils ont gagné. Pour certains, ils n'avaient jamais eu de vie collective, et ça, c'était très important pour eux! Mais il est juste de dire que l'intrusion des médias a élevé la cause. Ils ont vachement soutenu le mouvement d'ailleurs. J'étais étonné, quoi. Même les médias un peu pourris, qu'on pourrait qualifier d'ultralibéraux...

En même temps, c'est terrible maintenant. Ils se retrouvent chacun dans leur appartement, tout seuls. Et pour tous ceux qui avaient besoin d'un accompagnement thérapeutique, ça a *merdé*. Évidemment, ils l'auront perdu, leur appart. Ils vont continuer à se défoncer, à se bourrer la gueule, sans assurer une cacahouète. Il leur aura fallu une structure plus collective ou un immeuble commun, avec chacun son appart. Mais bon. Fakir et Patrick, le cuisinier, ont toujours les leurs.

Vous avez gardé contact avec eux?

Oui, bien sûr. On se croise dans les rues de Toulouse, sinon on se téléphone ou ils viennent avec moi pour les projections du film. Il y a aussi Romane qui s'est inscrit en fac. À 62 ans. Il n'avait jamais fait d'études avant. Il est en fac de droit, deuxième année!

Est-ce que vous avez foi dans ce qu'un tel film peut faire, d'un point de vue social?

Si les films avaient un vrai pouvoir, je me dis qu'un film comme **Le Dictateur** de Chaplin, tourné en 39, aurait changé la face du monde. Malheureusement, ça n'a pas empêché l'autre fou de faire son cirque cinq ans après. Donc, ce sont des petits cailloux qu'on sème. T'as beau crier la vérité dans un film, ce n'est pas cela qui va faire tourner les gens. Et puis le problème concernant les SDF dans notre monde, c'est aussi le fait que chacun a ses propres emmerdes, ses factures à payer. Malheureusement, le fait est qu'on est huit cents millions à croquer autour de 85% des richesses de la planète et les cinq milliards et quelques restants se partagent les miettes. On en est quand même là aujourd'hui!